

TÊTE A TÊTE

avec
Sara

Il y a un an environ, paraissaient aux éditions Epigones deux albums d'une facture très originale : A travers la ville et Dans la gueule du loup, œuvres d'une illustratrice jusque là inconnue.

Depuis, les albums de Sara ont rencontré un grand succès, jusqu'aux U.S.A où l'un d'entre eux vient d'être publié. Le personnage d'A travers la ville fait la couverture du dernier numéro de « Bookbird ».

Nous avons rencontré Sara, dans son appartement parisien, avec ses trois enfants, Edith, Agnès et Sam qui aiment beaucoup les dessins de leur mère, avec une préférence marquée pour « l'histoire du loup et du petit lapin ». De nombreux tableaux au mur ; des dessins, des collages plein ses cartons ; d'autres livres à venir...

Au fil de la conversation, Sara évoque trois livres importants pour elle : le plus précieux, le livre de ses 12 ans, une belle édition à la NRF du Lion de Kessel, illustré par Léone Plard ; le livre s'ouvre de lui-même sur une aquarelle : un paysage classique, de très fines couleurs, un étang qui fait miroir, un visage...

Tiré de la bibliothèque des enfants, Le cheval blanc de Suho, d'Akaba, pour l'extraordinaire expressivité, les couleurs et pour la violence aussi : « les livres d'enfant sont trop souvent mièvres ».

Enfin, sur la table, une biographie récente de la Comtesse. « Enfant j'ai tout appris de la vie sociale, avec la Comtesse de Ségur... Il y a tant de révolte, chez cette femme, si on sait la lire... »

Joie par les livres : Comment vous est venue l'idée de créer des livres pour les enfants ?

Sara : Quand j'ai réalisé ces livres, je ne les ai pas pensés spécialement pour les enfants.

Raconter des histoires en papiers déchirés, sans paroles, était un but en soi. Peut-être que je ne fais pas très bien la différence entre adultes et enfants. De même, pas un instant, je n'avais l'idée de les publier. Ce sont des amis qui m'ont poussée à faire la tournée des éditeurs.

Très vite on se dirige vers les livres pour enfants parce que ce genre là ne correspond à aucune formule autre que pour enfants. Il n'y a pas d'autre clientèle prévue pour ce type de livres.

De toutes façons le monde de l'édition est relativement inaccessible surtout quand on se présente avec des bouquins sans paroles faits avec des papiers déchirés...

C'est par un agent littéraire que j'ai pu contacter Epigones qui a pris ce risque et qui va publier un autre titre en septembre. *A travers la ville* vient aussi de paraître aux U.S.A.



Dans la gueule du loup, Epigones

JPL : *Y a-t-il dans votre graphisme une influence de la bande dessinée ?*

Sara : Je suis grande lectrice de BD mais je n'en ai jamais réalisé. Pendant un de ses cours - auquel j'étais venue assister - Jean Perrot m'a dit que mon graphisme lui rappelait celui d'Hugo Pratt.

J'étais très flattée par cette remarque. J'ai une pile de Corto Maltese dans ma bibliothèque et j'admire beaucoup son dessin. Mais s'il y a influence, elle vient d'ailleurs : adolescente, je passais des heures à contempler des reproductions des fresques de la chapelle Sixtine. C'est là ma principale influence.

JPL : *On est frappé par le caractère cinématographique de vos images, créé ou accentué par une remarquable mise en pages.*

Sara : J'ai en effet pu mettre au point la mise en pages. Le plus souvent dans les livres pour enfants, l'éditeur s'adresse à un auteur, puis à un illustrateur et les deux fonctionnent séparément. L'intérêt que j'ai éprouvé à faire ces livres vient de mon métier qui est de réaliser des maquettes de journaux. Il y a des gens qui écrivent des textes. Ce que j'appelle le « gris ». L'image, ce sont les caractères - la typo - et les photos. Le but d'une maquette, c'est que le lecteur rentre dans le texte, il faut donc que les pages soient significatives et que l'image donne envie de lire. Mais en réalité, l'image raconte sa propre histoire. D'où ma démarche qui a consisté à faire des livres sans paroles et à tout miser sur le déroulé de l'image.

Pour ce livre (*A travers la ville*), j'avais fait des planches qui comportaient déjà un zoom. Il y avait déjà des images avec l'homme qui allait dans le lointain etc. Il fallait trouver un compromis entre les impératifs techniques et ma propre histoire. Et du coup j'ai fait cette mise en pages en accentuant le zoom.

JPL : *Ce qui fait aussi l'originalité de vos livres, c'est la couleur et le matériau utilisé. Sur quel support avez-vous travaillé ?*

Sara : Du Canson noir et du papier recyclé et des papiers de couleur. Les idées me viennent à partir des matériaux. Je me promène dans les magasins et je regarde les papiers. Quand je les trouve beaux, je les achète. Et il y avait un certain temps que j'avais trouvé cette alliance noir et papier recyclé. Le désir de faire ces livres m'est venu à un moment où je n'avais pas de quoi m'acheter beaucoup de matériel, d'aquarelles, de peinture. Je n'avais que du papier recyclé... J'ai voulu essayer de créer quelque chose avec presque rien. Et je pense que c'est de là qu'est venue l'idée de les déchirer. Il n'y avait rien d'autre que ces mains et des morceaux de papier.

Le premier bouquin que j'ai fait, j'ai vraiment déchiré, sans aucun



A travers la ville, Epigones

TÊTE A TÊTE

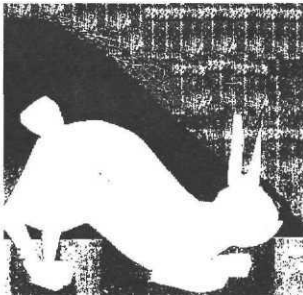
dessin préalable. Je déchirais, je collais. *A travers la ville* m'a demandé pas mal de réflexion et de doigté pour déchirer le papier ; j'ai dû faire un fond de dessin. Pas un dessin très net d'ailleurs, pour laisser les formes vibrer. Et on voit d'ailleurs sur l'impression, quelques coups de crayon. Et puis, je déchire. C'est un peu inquiétant à chaque fois... Ce qui est important c'est ensuite d'installer les formes relativement informes, de les installer sur la page, de les rapprocher, les éloigner... On peut changer toute l'atmosphère simplement en les plaçant sur la page ; faire vivre l'homme et donner l'impression qu'il marche, c'est le résultat d'une recherche de forme : il y a un endroit où ça fonctionne et un seul. Il a l'air bancal si on ne lui met pas bien le chapeau sur... rien, puisqu'il n'a pas de tête.

JPL : *Inquiétant, votre personnage ! Vos animaux également, dans l'autre album, ont des allures fantastiques.*

Sara : Parce qu'en fait je ne suis pas intéressée par le réalisme. C'est l'expression ou l'expressivité de la forme qui m'intéresse. Donc les animaux sont toujours poussés un peu plus loin, les arbres aussi. Les animaux sont relativement élaborés puisqu'ils sont découpés au cutter, ils ont des pattes, une gueule. Mon but, c'est que leurs corps soient expressifs, plutôt que de faire le bon sabot, la bonne courbure de l'échine.

JPL : *Avez-vous une formation de dessinatrice, de peintre ?*

Sara : Je n'ai pas fait d'école de dessin ni suivi les Beaux-Arts. J'avais trop détesté l'école. Je suis venue vivre à Paris, à 19-20 ans. J'ai fréquenté les ateliers de la Ville de Paris où j'ai fait du fusain, des nus au fusain, pendant deux ou trois ans. Et c'est l'essentiel de ma formation, mais j'ai toujours dessiné. J'ai commencé à travailler dans la presse, où j'étais rédactrice, pendant environ sept ans, par exemple à « La Vie française » et je me suis rendu compte que l'information ne m'intéressait absolument pas. Du coup j'ai changé de métier en suivant des cours de maquette et je suis rentrée dans la presse pour faire les mises en pages. J'ai trouvé que c'était une formation extraordinaire parce que vous vous retrouvez à chaque fois devant une page blanche et que vous ne pouvez ni agrandir, ni réduire, vous travaillez sur un format précis avec un certain nombre d'éléments rédactionnels, de titres et d'images qu'il faut rentrer sur la page. C'est un genre d'exercice comme le Tangram, un exercice qui a le même intérêt que le jeu de go ou les échecs. C'est à dire que vous êtes seul avec vous-même. Et vous devez trouver la solution, la solution la plus linéaire, la plus simple, la plus expressive.



Dans la gueule du loup, Epigones

JPL : *Nous parlions de l'étrangeté de vos personnages mais il y a une autre étrangeté créée par l'absence de texte, un certain silence.*

Sara : J'ai présenté mes livres dans mon entreprise de presse et ça m'a donné l'occasion d'observer les gens ouvrant un bouquin sans parole. Indépendamment du fait qu'ils aimaient ou qu'ils n'aimaient pas, je les voyais ouvrir et feuilleter et j'avais vraiment l'impression qu'il y avait une angoisse devant l'absence de texte. Est-ce qu'ils allaient comprendre ? et quoi ?

Ensuite leurs réflexions montraient bien qu'ils lisaient dans le livre leur problématique. Ils voyaient des choses, tout à fait différentes de celles que j'avais mises.

Par exemple, pour moi, l'arrivée du chat aurait été plutôt quelque chose de rassurant. Eh bien j'ai eu des réflexions de gens qui sont venus m'exprimer leur peur devant ce chat qui avait envahi tout d'un coup toute la page.

L'imaginaire procède par images. Avec des mots, il faudrait écrire de la poésie.

JPL : *Avez-vous eu connaissance de réactions d'enfants devant vos livres ?*

Sara : Je pense que les enfants, surtout les petits enfants qui ne savent pas encore lire réagissent très bien devant l'histoire du loup et du lapin. Mais l'histoire d'un homme à travers la ville est sans doute une histoire trop triste pour eux. J'ai reçu des lettres d'enfants d'Orléans je crois, à qui un animateur fait tenir un petit journal dans « La République du centre ». Leurs lettres et leurs réflexions étaient très charmantes. Mais ils exprimaient leur désarroi. Ils étaient désarçonnés par *A travers la ville* ; ils ne disaient ni qu'ils aimaient, ni qu'ils n'aimaient pas. Ils essayaient de comprendre de quoi il s'agissait ; ce qu'ils exprimaient c'était une incertitude ou une inquiétude. Donc quand on dit « des livres pour enfants »...ce n'est pas spécialement un livre pour enfants mais ça peut correspondre à la sensibilité de certains, la mienne par exemple quand j'étais enfant.

JPL : *Une dernière question, indiscreète : Pourquoi ce pseudonyme Sara ?*

Sara : C'est le pseudonyme dont je me sers pour signer tous mes dessins, mes peintures, et que j'ai choisi quand j'avais 14 ans, un anagramme des initiales de mon nom.

propos recueillis par Claude Hubert-Ganiayre. Avril 1991.

L'image raconte sa propre histoire



A travers la ville, Epigones